



Interview

Laurence Petit (Haut et Court) :

« La situation exige que les pouvoirs publics réaffirment un engagement plus qu'ambitieux en faveur de la diversité de la création. »

Malgré un contexte difficile, la société indépendante de production et de distribution Haut et Court affiche, en 2022, un cumul de plus de 1,2 million d'entrées, soit d'ores et déjà son meilleur score en quatorze ans, grâce, entre autres, à *La Panthère des neiges* et à *La Nuit du 12*. Ces succès peuvent rassurer, ils ne doivent pas, pour la directrice de la distribution Laurence Petit, masquer la fragilité du secteur. La distributrice défend l'appel à des états généraux du cinéma, juge prioritaire l'éducation à l'image et nous détaille son line-up.

Satellifacts Magazine : La mesure exceptionnelle de 4 millions d'euros pour la distribution annoncée par Rima Abdul Malak est-elle une bonne nouvelle pour votre secteur ?

Laurence Petit : C'est évidemment une mesure qui va dans le bon sens. Après, à quoi ce montant correspond-il ? N'est-il pas faible au regard des besoins ? C'est un bon signal, mais il faudrait beaucoup plus de signes tangibles. Ce qui est certain, c'est que la situation exige que les pouvoirs publics réaffirment un engagement plus qu'ambitieux en faveur de la diversité de la création. C'est vital, car cela engage nos libertés. A partir du moment où un secteur comme le cinéma est fragilisé, un effet domino peut entraîner des dommages collatéraux catastrophiques pour la démocratie. Il faut une prise de conscience immédiate.

D'où l'intérêt de l'appel à des états généraux du cinéma, lancé le 6 octobre dernier ?

LP : Oui, il faut absolument se rassembler et dialoguer, infuser une révolte ou au moins une action. Je n'aime pas le terme de « cri d'alarme ». S'alarmer, c'est être paralysé par une situation. Or il faut agir. Ce que rappellent ces états généraux, c'est que le cinéma est un artisanat et que nous produisons des prototypes. Pour que, de temps en temps, des œuvres singulières surgissent de manière totalement imprévisible, il faut que nous soyons soutenus et accompagnés. Pour qu'un documentaire animalier comme *La Panthère des neiges*, dont on s'attend le moins à ce qu'il rencontre autant le public, bouleverse le paysage

cinématographique, il faut défendre farouchement la diversité des œuvres et de l'offre. Il faut dialoguer les uns avec les autres et non les uns contre les autres.

« Pour que de temps en temps, des œuvres singulières surgissent de manière totalement imprévisible, il faut que nous soyons soutenus et accompagnés. »

N'avez-vous pas, pourtant, le sentiment d'être parfois regardés comme des dinosaures par un pan du secteur ou par les plateformes ?

LP : Il y a des approches artistiques et économiques radicalement différentes. Les plateformes ont besoin de cinéastes, et c'est au cinéma que ces cinéastes émergent. Le cinéma propose chaque semaine un vivier de pensées et d'imaginaires différents. Les plateformes puisent dans ce vivier, mais produire ne se résume pas à une ligne de crédit sur un compte. C'est une interrogation incessante du fond et de la forme. Il y a beaucoup de films sur les plateformes dont on sent bien qu'ils ne sont pas produits. Produire un film demande entre trois et cinq ans de dialogue permanent. En tant que distributrice, je crée du lien entre ceux qui font des films et ceux qui les diffusent, je construis l'image d'un film et je participe à son financement via un



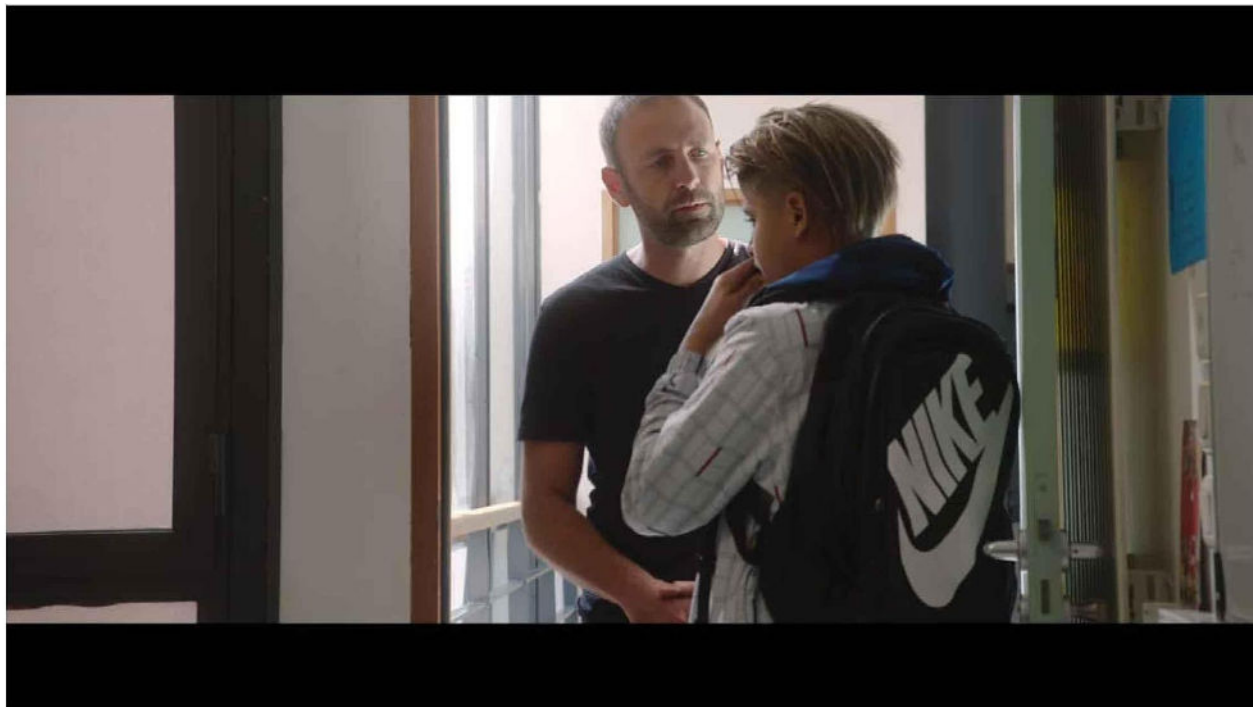
Laurence Petit est directrice de la distribution chez Haut et Court et membre du syndicat de distributeurs indépendants Dire. Photo © DR

minimum garanti. Je suis l'une des premières à lire les scénarios. Je prends le risque très en amont et j'ai besoin d'un dialogue constant avec la production et le réalisateur ou la réalisatrice pour être sûre qu'on se raconte le même récit et être clairs sur le positionnement. Faire des films est un métier d'offre, l'offre d'une expérience complètement immatérielle, unique et collective. Le cœur de mon métier, c'est d'éveiller un désir pour que les gens aillent en salles.

Justement, n'est-il pas plus compliqué aujourd'hui de créer ce désir chez le spectateur ?

LP : La pandémie a été un véritable choc. Perdre 30 % des spectateurs, c'est énorme, c'est un tiers d'une ■■■





En salles mercredi 12 octobre, le documentaire d'Agnès et Xabi Molia, Un bon début, a été tourné dans la seule classe « Starter » de France, à Grenoble, avec la participation des professeurs et notamment d'Antoine Gentil, le créateur de cette classe expérimentale soutenant les élèves en difficulté. Photo © Haut et court

■■■ population dont la curiosité ne s'exerce plus sur des œuvres différentes ou singulières. Cela me bouleverse. En même temps, nous venons, chez Haut et Court, d'enchaîner six succès avec une diversité de propositions énorme : *Drunk*, *Compartiment 6*, *Le Peuple loup*, *La Panthère des neiges*, *A plein temps* et *La Nuit du 12* ont tous suscité du désir. Cependant, nous avons vécu aussi des échecs douloureux, comme ceux de *Memory Box*, *Petite Solange*, *A propos de Joan* ou, encore plus récemment, *La Cour des miracles*. *La Cour des miracles* est un film remarquable dans ce qu'il énonce, mais c'est à la fois un film d'auteur et un film populaire, et les films qui, aujourd'hui, s'adressent à deux publics différents ont du mal à bien marcher. Analyser une sortie a posteriori est très compliqué. Pour *A propos de Joan*, tout a été fait : le film a fait une petite tournée en région, il est sorti 6 mois après la Berlinale qui a rendu hommage à Isabelle Huppert, il a été présenté à Angoulême, il a eu de l'affichage et énormément de marketing digital. Pourtant, il ne va même pas atteindre les 30 000 entrées.

« Lorsqu'un film échoue à trouver son public, les chiffres descendent aujourd'hui très bas. »

Les échecs ne sont-ils pas plus violents et radicaux aujourd'hui ?

LP : C'est vrai. Lorsqu'un film échoue à trouver son public, les chiffres descendent aujourd'hui très bas. Pour moi, il était impossible qu'*A propos de Joan* ne fasse pas entre 50 000 et 100 000 entrées. Quand un distributeur met en place une architecture de sortie, il fait des simulations, estime son point mort, le nombre d'entrées à partir duquel il ne perdra pas d'argent. Aujourd'hui, je divise mes estimations par deux.

Devant les exploitants à Deauville, la ministre de la Culture a aussi demandé que soient pris des engagements de programmation. N'est-ce pas compliqué à mettre en place ?

LP : C'est clairement l'une des pistes à explorer. C'est une partie du problème, mais c'est une loi mathématique.

Chaque semaine, de nouveaux films arrivent et les exploitants font des choix. Si tu es en bas du tableau, tu t'en vas ! La sanction est radicale et d'une violence inouïe pour les films qui ne rencontrent pas leur public dès le premier week-end. Les programmeurs doivent lutter et batailler pour leur garder ne serait-ce que quelques séances. Les films qui restent très longtemps à l'affiche sont ceux qui bénéficient d'un excellent bouche-à-oreille, comme *La Nuit du 12*, qui est toujours en salles sur une centaine de copies alors qu'il est sorti le 12 juillet et dont je n'espérais pas moi-même qu'il atteigne les 500 000 entrées. Chacun essaie à juste titre de défendre son territoire, ce qui provoque toujours des crispations. Le but est de défendre tous ces territoires, mais en établissant des passerelles.

Grâce à des succès comme *La Nuit du 12* ou *La Panthère des neiges*, Haut et Court réalise d'ores et déjà, en 2022, son meilleur cumul d'entrées depuis près de quinze ans. Comment l'expliquez-vous ?

LP : C'est parfois dû à des ■■■



Pierre Deladonchamps sera à l'affiche, le 2 novembre, de *Vous n'aurez pas ma haine*, film adapté de l'histoire vraie d'Antoine Leiris, qui a perdu sa femme pendant les attentats du 13 novembre à Paris. Photo © Komplizen Film

■ ■ ■ hasards de calendrier de livraison de films. L'idéal serait que tous les films soient prêts pour alterner entre ceux dont on sait que le marché les fragilisera et ceux qui sont plus simples à sortir ! Nous sortons entre 9 et 12 films par an. Toutes nos acquisitions sont mesurées, mais on peut toujours se tromper, car la distribution est un pari. Notre grande force est sans doute d'être non seulement distributeurs, mais également producteurs et exploitants, avec cinq salles de cinéma. Ce regard à 360° aiguise encore plus notre intuition du marché. Martin Bidou qui, à Haut et Court, est à la fois programmeur et exploitant, est en contact permanent avec le marché. Ce fonctionnement très collégial est notre force.

« C'est pour contribuer à l'éducation à l'image que nous distribuons et coproduisons davantage de films d'animation. »

Comment agissez-vous concrètement dans votre métier pour réveiller le désir des spectateurs ?

LP : Faire découvrir la salle de cinéma à des enfants dès le plus jeune âge est un élément essentiel. C'est pour contribuer à cette éducation à l'image que nous distribuons et coproduisons davantage de films d'animation. Nous sortirons, le 1^{er} février 2023, *Dounia et la Princesse d'Alep*, un film d'animation géopolitique à hauteur d'enfant qui raconte la guerre et le traumatisme de l'exil par le prisme de la magie. Nous distribuerons aussi *Amélie ou la Métaphysique des tubes* de Liane-Cho Han, adapté très librement du roman d'Amélie Nothomb, ou encore *Sirocco et le Royaume des courants d'air* de Benoît Chieux. Nous coproduisons également le prochain film en stop motion de Claude Barras, *Sauvages !*, qui sera livré pour 2024. C'est la première fois que nous en faisons autant. Nous y sommes encore plus vigilants parce que tout commence dès l'enfance. Dans cet esprit, le dispositif Ecole et cinéma, de la maternelle au lycée, est très précieux.

Pendant la pandémie, on a dit aux gens que la culture n'était pas un bien essentiel : quel impact cela a-t-il eu sur des gamins qui avait 10 ou 11 ans et qui en ont 14 ou 15 aujourd'hui ? Ces dispositifs doivent être d'autant plus défendus et poussés. C'est peut-être utopique, mais je trouve que l'Education nationale devrait réfléchir à emmener les enfants au cinéma deux fois par semaine et leur montrer toutes sortes de films !

« Je fais partie des gens persuadés que le cinéma peut faire bouger les choses. »

Vous venez de sortir le documentaire d'Agnès et Xabi Molia, *Un bon début*. Le documentaire est également un genre important dans votre ligne éditoriale ?

LP : *Un bon début*, qui suit une classe soutenant les élèves en ■ ■ ■



Le film d'animation de Marya Zarif et André Kadi, *Dounia et la Princesse d'Alep*, qui sortira en février 2023, raconte l'exil d'une petite fille de 6 ans quittant Alep en guerre pour rejoindre le Canada. Photo © Haut et Court

■ ■ ■ difficulté, est une belle métaphore de ce que nous vivons, parce que ce dispositif expérimental qui permet à ces adolescents rejetés de toutes parts de se reconnecter au monde fonctionne ! C'est le type de film qui peut trouver facilement sa place sur le marché parce qu'il est « aligné » à tous les niveaux : il est sorti dans une combinaison de salles modeste, mais avec des exploitants qui ont choisi de le défendre dans la durée, il est au bon endroit au bon moment. Notre travail sur le documentaire a vraiment commencé avec *Comment j'ai détesté les maths*, que nous avons coproduit en 2013. Nous avons une structure dédiée à la production de documentaires, Haut et Court Doc, dirigée par Emmanuelle Lepers. Avec l'animation, c'est l'autre créneau et credo que je veux défendre. Le documentaire permet le débat sur

le terrain, la rencontre et l'échange. Je fais partie des gens persuadés que le cinéma peut faire bouger les choses.

Quelle est la suite de votre line-up ?

LP : Le film de Kilian Riedhof, *Vous n'aurez pas ma haine*, sort le 2 novembre, avant le documentaire d'Eric Guéret sur l'hôpital public, *Premières Urgences*, qui sortira le 16 novembre. En 2023, après *Dounia et la Princesse d'Alep*, nous avons programmé pour l'instant au 22 février le nouveau film d'Olivier Babinet, *Normale*, un récit assez subversif avec un duo père-fille incarné par Benoît Poelvoorde et Justine Lacroix. Puis, en mars 2023, nous sortirons le premier long métrage de Julie Lerat-Gersant, *Petites*, avec Romane Bohringer.

Et quels sont vos films en cours de tournage ou de développement ?

LP : *Algues vertes* de Pierre Jolivet est en tournage en ce moment. Nous sommes en coproduction avec la Belgique sur le film de Delphine Girard, *Le Plus Vivant possible*. Nous sommes en développement sur le prochain film de Dominik Moll. Nous suivons également le travail d'Eric Gravel (*A plein temps*) et de Guillaume Senez (*Nos batailles*). Ce sont des auteurs « maison » et nous entretenons des liens de confiance inouïs avec leurs producteurs, qui nous convoquent même en amont du scénario. J'aime bien que les auteurs viennent me raconter les prémices de leur prochain film. C'est privilégier, encore une fois, le dialogue les uns avec les autres et non les uns contre les autres. ■

Propos recueillis
par Florence Leroy